



Quand j'allais au square, à sept ou huit ans, dans le quinzième arrondissement de Paris, j'avais remarqué un gros nodule de silex fiché au milieu d'une allée. Les pieds des passants frappaient dessus, comme les roues des vélos, sans jamais le déloger. Je l'adorais. J'ai essayé, à plusieurs reprises, de gratter avec des bâtons autour de ce nodule pour l'extraire, en vain. C'était le minuscule square Desnouettes bétonné, nous étions à trois cents mètres du périphérique – et alors ? Ce caillou était pour moi le Silex, je passais tous les matins et tous les soirs devant lui pour me rendre à l'école et me sentais attaché à lui par un lien spécial, affectif. Il ne correspondait pas au décor urbain qui l'entourait, il était bien plus ancien, il venait de loin, du fond des âges, et grâce à lui ou à travers lui, je me

représentais la passion de nos ancêtres pour les silex. Il n'avait plus aucune utilité, mais un jour il avait été regardé comme un matériau à sculpter ou un porteur d'étincelles. Il était un messenger des temps préhistoriques, de l'époque antéhumaine même. (...)

Alors bien sûr, il nous faut plaindre les gens sans imagination qui n'ont d'autre solution que de s'offrir des treks sur les pentes de l'Himalaya, car il n'est pas indispensable d'aller si loin et Maurice Merleau-Ponty a raison : le monde naturel transparaît sans cesse sous le monde social, comme la toile sous le tableau, au point de le faire paraître fragile.

À ce stade, je m'aperçois que l'expression de *regard sélectif*, employée plus haut, prête à confusion. Attention, il ne s'agit pas de faire abstraction de ce qui ne nous plairait pas dans les paysages, c'est-à-dire par exemple de faire comme si tel pylône ou telle usine n'existaient pas, pour mieux apprécier la vue d'une vallée. Le conseil n'est nullement de porter des ceillères, ni de flouter mentalement ce qui jure dans les panoramas pour se concentrer uniquement sur ce qui flatte notre sens esthétique. Aussi vaut-il mieux parler d'un *regard électif*. Les enfants ne décident pas du lieu où ils grandissent, où ils vivent. Ils n'ont pas non plus de préjugés. Ils ne se demandent jamais si le territoire qui les entoure devrait être réaménagé. Ils composent avec ce qui leur est donné. Seulement, ils choisissent ce qui leur plaît. Un enfant va tomber amoureux d'une pierre, d'un arbre, d'un ruisseau, d'une colline, il va se prendre d'affection pour eux, les élire, ce qui ne veut pas dire qu'il accorde une moins grande dignité d'être au restant des choses, mais seulement qu'il parvient à se brancher affectivement sur tel ou tel aspect du monde environnant. La sélection est soustractive, tandis que l'élection est au contraire affirmative, qui consiste à tirer le meilleur parti des choses.

Si nous procédons ainsi, par élection, l'espèce de ravissement procuré par la beauté naturelle n'a rien d'exceptionnel ni de coûteux, mais appartient au quotidien. La nature est là, nous l'avons sous les yeux, elle forme la toile de fond de notre existence. Il arrive, par distraction, par fatigue, qu'on passe à côté. Qu'on la néglige. Qu'on l'oublie. Mais il ne tient qu'à nous d'y revenir. Repousser ces rencontres fugaces avec les éléments naturels dans notre contexte habituel, au prétexte qu'elles ne seraient pas assez complètes, pas assez satisfaisantes, et qu'il faudrait attendre d'être dans des sites magnifiques pour s'émerveiller enfin, ce serait comme refuser une pièce d'or parce qu'on préférerait en avoir cent. Un genre raffiné d'avarice.

*Devant la beauté de la nature*, Alexandre Lacroix, Allary Éditions, 2018